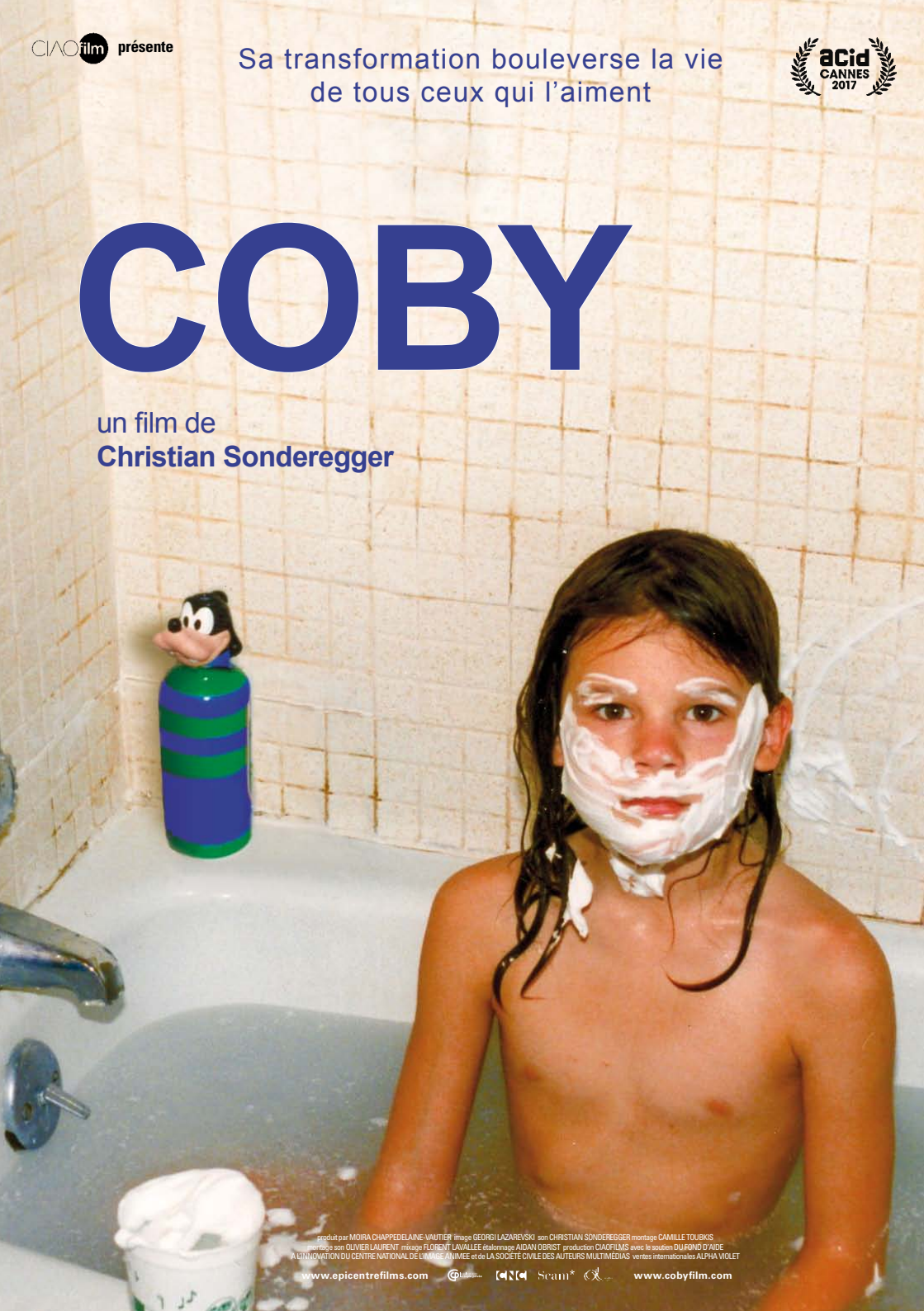
CIAOfilm présente

Sa transformation bouleverse la vie
de tous ceux qui l'aiment

ACID CANNES 2017

COBY

un film de
Christian Sonderegger



produit par MOIRA CHAPPEDELAINE-VAUTIER image GEORGI LAZAREVSKI son CHRISTIAN SONDEREGGER montage CAMILLE TOUBKIS
mixage son OLIVIER LAURENT mixage FLORENT LAVALLÉE étalonnage AIDAN OSBIRT production CIAOFILMS avec le soutien DU JURA ND D'AIDE
À L'INNOVATION DU CENTRE NATIONAL DE L'IMAGE ANIMÉE et de LA SOCIÉTÉ CIVILE DES AUTEURS MULTIMÉDIAS ventes internationales ALPHA VIOLET

www.epicentrefilms.com www.cobyfilm.com

CIAOFILM présente

COBY

un film de **Christian Sonderegger**

France - 77 min

1.77 – 2K DCP – COULEUR - SON 5.1
VISA N° 143 956

SORTIE LE 28 MARS 2018

Matériel de presse téléchargeable sur
www.epicentrefilms.com

DISTRIBUTION
EPICENTRE FILMS
Daniel Chabannes
55, rue de la Mare 75020 Paris
01 43 49 03 03
info@epicentrefilms.com

PRESSE
STANISLAS BAUDRY
06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr



SYNOPSIS

Dans un village au cœur du Middle-West américain, Suzanna, 23 ans, change de sexe. Elle devient un garçon : Coby. Cette transformation bouleverse la vie de tous ceux qui l'aiment. Une métamorphose s'opère alors sous le regard lumineux et inattendu du réalisateur.

ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN SONDEREGGER

À l'origine de votre film il y a l'histoire de votre demi-frère, de sa transition, de ses opérations. Et pourtant le film déjoue tous les pièges redoutés du documentaire…

Le documentaire n'est pas mon genre de prédilection. J'en produis mais, en tant que réalisateur, j'ai besoin de passer par la fiction qui est pour moi une métaphore du réel et une digestion de la réalité. C'est une manière de regarder en arrière. Quand Coby, mon demi-frère, a amorcé sa transition en 2010, il m'a demandé de faire un film sur cette période de sa vie. À l'époque il avait déjà posté ses vidéos sur Youtube et je savais qu'il y aurait cette matière première. Et pourtant j'hésitais. Je ne savais vraiment pas quoi faire de tout cela. Je redoutais ce cinéma du réel qui consistait à suivre quelqu'un, à filmer toutes ces étapes plus ou moins dramatiques. Donc j'ai décliné la proposition. Et puis cinq ans plus tard, après avoir suivi de loin son évolution - puisque je vis en France et lui aux Etats-Unis -, après avoir vu ce qui se passait, les répercussions sur le cercle familial, j'ai eu la sensation de pouvoir justement arriver à la fiction. J'avais enfin cette digestion dont je parlais précédemment. Du coup c'est moi qui ai initié le projet.

Quelle était alors l'idée directrice de votre approche ?

Le cinéaste doit avoir un regard. Je ne voulais surtout pas tomber dans le piège du « spectacle » de la condition humaine. Mettre en scène la souffrance. J'avais le sentiment que ce parcours intime avait transcendé toute cette famille. Depuis que Coby a fait sa transition, il y a quelque chose qui circule mieux dans cette famille. Il a libéré une énergie.

C’est votre famille, cela vous confère donc une proximité mais aussi une responsabilité. Comment avez-vous géré cela sur un plan artistique ?

Cette proximité a été un frein. Je me sentais trop proche de cette histoire et je redoutais un film familial. Mais c’est devenu un avantage. Car cette proximité m’a donné de la légitimité auprès de mes interlocuteurs et m’a sans doute permis de trouver plus aisément de l’argent pour faire le film. Et puis quand nous sommes arrivés sur place avec Georgi Lazarevski - un complice de toujours qui prend en charge l’image alors que je m’occupe du son - j’ai découvert en filmant des enjeux auxquels je n’avais pas pensé. Et le fait que ce soit moi qui tienne la caméra a provoqué quelque chose que n’aurait pas provoqué de la même manière un cinéaste extérieur.

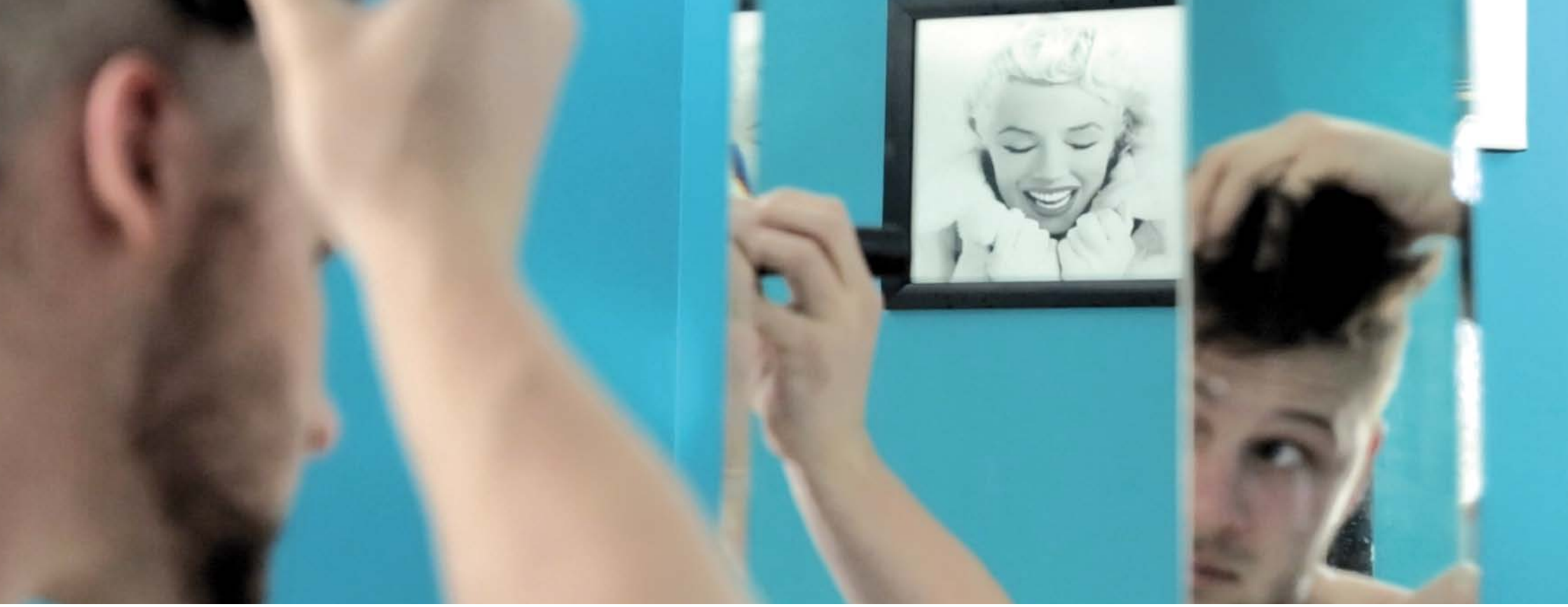
Quelles ont été les étapes de la construction du film ?

Je suis parti avec des idées très précises. Comme pour une fiction. D’abord le travail de repérage avait été fait depuis des années puisque je connaissais tout de leur vie. J’avais donc écrit un scénario. Sans dialogue bien sûr, mais on en retrouve des traces entières dans le film. Par exemple le début est vraiment très proche de ce que j’avais envisagé. J’avais très précisément en tête des idées de scènes et de leur continuité. Au final tout ce que j’avais imaginé en termes de construction a volé en éclats. Mais ce fut utile pour le tournage.

Une fois ce « scénario » écrit, par quoi avez-vous amorcé le tournage ?

J’ai commencé par les interviews face caméra tout en étant convaincu que je ne les utiliserai jamais. Elles étaient pour moi une sorte de repérages. Une manière de m’approcher et de briser la glace. Mais j’ai très vite acquis la certitude que ce qu’ils me donnaient dans ces entretiens, je ne l’obtiendrai jamais d’une autre manière. J’ai essayé mais en vain de les recréer artificiellement selon une technique classique du documentaire. Du coup j’ai choisi de les garder.





Parmi les attentes déjouées, le début est d'une force incroyable car pendant près de dix minutes vous ne nommez jamais le sujet central. Nous voyons juste Coby dans son quotidien, travail, famille…

Cette ouverture était là dès l'écriture du scénario. Je ne voulais pas faire un film pour les « convaincus ». Je voulais sortir du registre LGBT. Je souhaitais atteindre des gens qui ne se seraient pas spontanément intéressés à ce type de thématiques. Donc pour cela il fallait avant toute chose faire de Coby un être humain. Pas un sujet de société. Il fallait emmener lentement le spectateur dans l'univers de Coby. Construire celui-ci. Ou plutôt le déconstruire par rapport aux idées que l'on peut se faire. J'ai eu envie de le filmer dans son quotidien. Que l'on découvre un garçon sympathique, créer un peu d'empathie, prendre du temps avec lui pour filmer son univers. Mais ce que je ne voulais surtout pas c'était susciter de l'apitoiement. En revanche que l'on puisse se dire que oui, ce pourrait être un proche, un fils, une sœur.

Dans les docs ou fictions sur ce sujet, on a souvent à faire à des personnes extraverties qui cherchent à affirmer leur différence. Là c'est le contraire absolu vers quoi Sarah et lui tendent.

Autrement dit ?

Le but est de ne pas subir les événements lors du tournage. Dès le départ il y a un choix de point de vue qui est réfléchi, une distance décidée au départ. Tous les soirs, avec Georgi, nous regardions les rushs et discutions des prises du lendemain. Nous savions déjà comment nous filmerions, quelle serait la place de la caméra, ce que nous avons toujours réussi à respecter sauf dans l'ambulance où l'angle choisi ne s'est pas révélé optimal car un des personnages nous masquait. Le réel nous a rattrapés mais du coup je m'en suis servi dans le montage.

Vous évoquez la manière dont s'articulent vos images et celles postées par Coby sur les réseaux sociaux ?

Je savais qu'il y aurait les extraits des vidéos postées sur Youtube, vidéos filmées en très gros plan. Pour autant, je ne voulais pas faire un film sur quelqu'un qui se regarde dans un miroir sinon je risquais d'exclure le spectateur, le repousser. D'où la question de distance. Il fallait, trouver une position de caméra et donc un regard de cinéaste, qui ne serait pas celui du frère. Il était important que l'on puisse voir où vivent Coby et ses proches. Et que les décors ne soient vus qu'à travers eux. Et cela impliquait donc une certaine valeur de cadre.

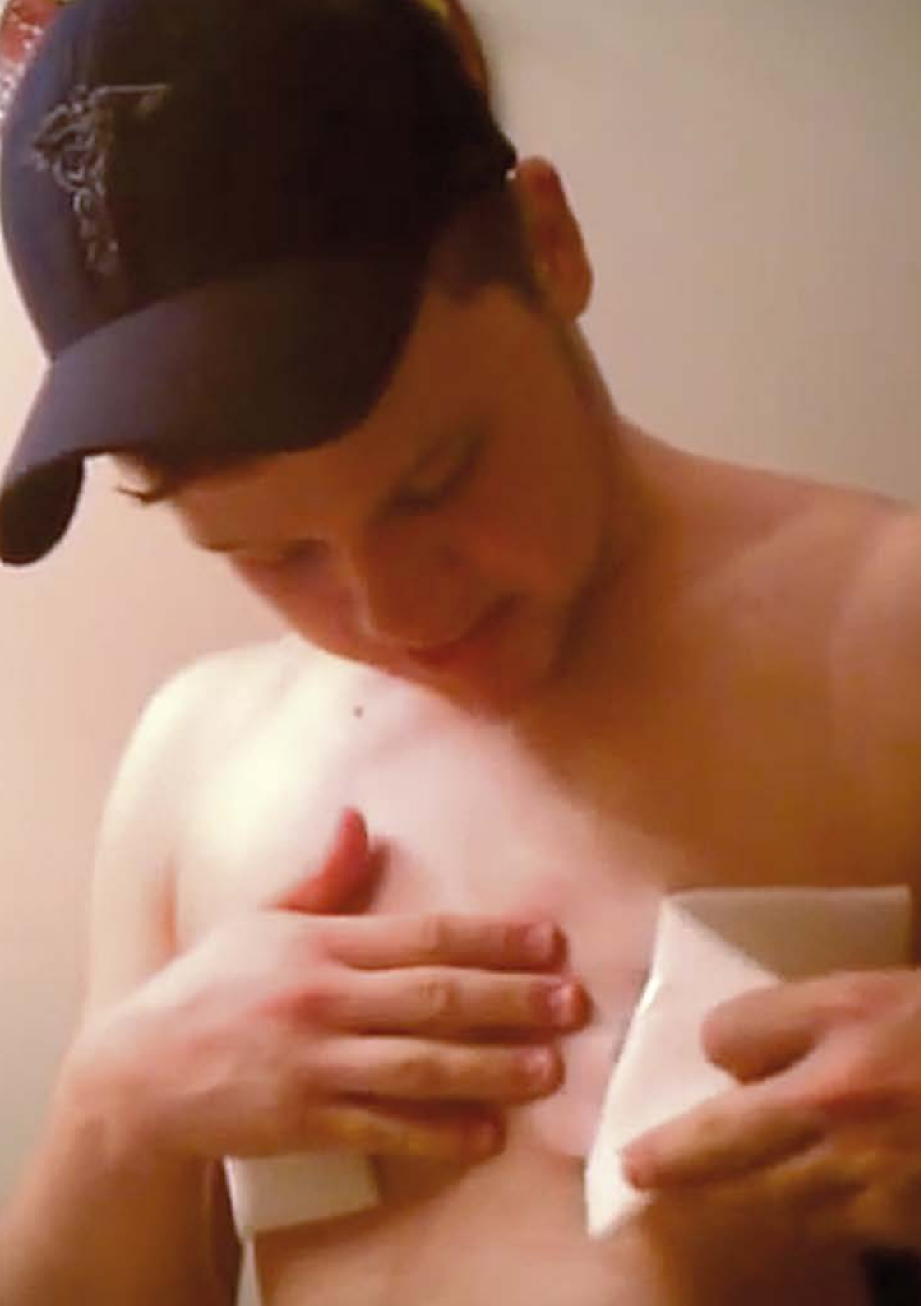
Revenons à cette idée de s'interdire de filmer la souffrance. Le film est très posé comme nous venons de le voir. Mais aussi très serein…

Je ne voulais pas d'exacerbation qui va souvent de pair avec des stéréotypes. Selon moi, il faut la dépasser pour pouvoir atteindre une certaine profondeur. Le cinéma aime les images chocs. Et je les avais. Celles de l'opération. De lui sortant avec des tubes partout. Il fallait se débarrasser de tout cela…

Coby est un corps à part entière. Que vous filmez presque à la dérobée comme dans cette scène où son père tient ses mains calleuses….

Coby a subi une transformation physique. Mais ce qui m'intéresse vraiment c'est ce que cela engendre derrière. Mais pour autant l'image doit capter ce corps. J'avais eu l'idée de le filmer de très près, en plans très serrés. Celui de Coby mais aussi le corps de tous ceux qui l'entourent. Et puis j'ai réalisé que la parole qui évoquait le corps de Coby ramenait une sorte d'imaginaire à la fois plus fort et presque plus indécent.
Mais parler de sexualité, des écoulements sont des sujets particulièrement impudiques. Il fallait donc être progressif. Et donc l'ordre dans lequel j'allais évoquer les choses était déterminant pour que le film ne sombre pas dans le voyeurisme, dans le choquant. Et le fait de passer par la parole, une parole qui vient ici très progressivement, m'a permis une montée en puissance qui laisse au spectateur le temps de s'approprier morceau par morceau, la part organique de cette histoire. Et l'intimité de Coby.





Et cela édifie une véritable dramaturgie… Par exemple, l'arrivée de Sarah ne se fait véritablement qu'après que Coby a évoqué leur baiser et qu'elle lui a dit qu'il avait le goût d'un garçon. Comme dans ces contes où la fée révèle au héros son identité profonde…

C'est bien évidemment volontaire. D'autant que Sarah était compliquée à intégrer au récit. Organiser les scènes, construire la narration et trouver ces juxtapositions, dans le contrepoint, dans le conflit, sur lequel repose entièrement le film, a été un équilibre délicat à trouver. Et il est vrai que Sarah met du temps à s'inscrire physiquement dans l'histoire. Je pensais qu'il fallait qu'elle intervienne dès le départ, comme les autres protagonistes. Mais cela ne fonctionnait pas. Effectivement elle "adoube" Coby car elle devient la femme quand lui devient l'homme. Ainsi on comprend qu'elle est le personnage moteur de cette transition qui ne peut pas se faire sans elle. Elle est son partenaire. La transition la plus réussie c'est d'abord la reconnaissance des proches. Mais c'est aussi la plus difficile à obtenir.

Nous parlions de conte, de récit quasi initiatique, et il y a cette scène dans le magasin de bonbons et de popcorn qui prolonge cette tonalité du film…

Pour reparler de mise en scène, c'est une scène dont je savais dès le départ que je la filmerai en plan large car le décor y a autant d'importance que le couple Coby-Sarah. En serrant le cadre, en filmant les visages, j'allais perdre de l'espace. Je ne savais pas du tout ce qu'ils se diraient. Il fallait donc provoquer la séquence. C'est pour cela que j'ai d'abord fait fermer la boutique pour éviter les bruits extérieurs. Je les ai juste invités à parler de la problématique de cette opération et de la décision de pratiquer ou pas l'hystérectomie. A bâtons rompus. Jusqu'à ce moment que j'ai gardé où Coby, s'inquiétant de ne pas avoir de pénis, Sarah lui demande s'il en a besoin pour se sentir homme. Alors qu'elle-même rêve de lui avec un pénis (rires). J'ai aimé capter cette contradiction dans ce décor hyper sucré, complètement américain, avec en gag involontaire les trois tailles de glaces et le panneau *Size does matter*.



Vous ne provoquez rien ? Il faut donc laisser au temps le soin d'agir ?

Ils ont parlé durant plus de deux heures. L'idée c'est de ne pas couper et d'espérer trouver pour le montage un moment de vie où ce qu'ils vont partager et la manière dont ils vont le faire permet à un personnage d'exister à cet instant précis. Les entretiens informent bien sûr, sur le passé de Coby, sa transition, ses rapports avec ses parents, ses proches. Mais leur véritable fonction est de faire exister des personnages. Ils racontent surtout quelque chose d'eux.



Vous n'apparaissez pas dans le film, mais vous y êtes évoqués comme lorsque votre maman s'adresse à vous. Et puis il y a cette scène de repas avec deux places vides au premier plan…

C'est volontaire. Et dans cette scène je tente de répondre à une question qui m'a taraudé tout du long du tournage : quelle est ma place dans cette histoire, dans ce film ? Je suis un enfant adopté. La mère de Coby est ma mère de sang. Cette famille que je filme est donc ma famille biologique. Avec Georgi nous nous demandions comment j'allais exister. En fait je suis une espèce de fantôme dans cette famille. Et nous avons eu envie de le mettre en scène. Du coup je n'ai pas coupé les moments où ils s'adressent à moi. Alors pour revenir à cette scène du repas et au cadre, il représente ce que je recherche en tant que cinéaste : une métaphore. Lorsque Coby part au travail, il y va vraiment, je ne le mets pas en scène. Une seule prise. Je sais à quelle heure il part et je suis en place. Mais en revanche je choisis un angle, un point de vue qui depuis ce réel racontera quelque chose en plus. Le cadre du repas par exemple est symétrique, avec ces deux places vides de part et d'autre de la ligne centrale. Je ne savais pas qu'ils allaient prier. Ils ne le font pas toujours. Avaient-ils décidé de le faire sans m'en avertir ? La présence de la caméra a-t-elle provoqué les choses ? Je l'ignore.



© PHOTO STEPHAN VANFLATEREN

Alors que l'on a déjà vu Coby au travers de ses vidéos personnelles, l'entretien face à face que vous avez avec lui n'intervient qu'au bout d'une heure… enfin vous semblez le "rencontrer".

C'est drôle car vous n'êtes pas le premier à me faire la remarque alors que ce n'était pas prémédité. Je pensais même ne pas du tout utiliser ces rushs. Pourtant c'était la toute première chose que nous avons filmée. Car il fallait briser la glace. Au fond, je ne connais pas Coby. Nous n'avons pas grandi ensemble. J'ai beaucoup d'affinité avec lui, nous nous voyons souvent mais je ne le connais pas. En tout cas dans cette intimité. Lorsque je le rencontre pour l'entretien, à ce moment de sa vie, il est un homme. Dans sa puissance. Il parle de ce qu'est être un homme. De son ressenti. Son rapport au monde, à son corps. Et cette scène insérée comme elle l'est dans le film est le passage vers la dernière partie du film. C'est la chrysalide.

Comment pourriez-vous résumer votre démarche, rétrospectivement ?

J'ai voulu filmer un état. Et essayer de montrer ce qui le constitue. Comment il se construit. Et comment cette famille en est arrivée là. Et pour cela, il fallait se débarrasser du diktat qu'un personnage doit souffrir pour changer et que le spectateur doit ressentir sa souffrance. On la perçoit dans ce moment où notre mère reprend son souffle avant de finir sa phrase. Une pause qui nous fait comprendre combien cela lui a coûté d'accepter que sa fille devienne un garçon.

BIO-FILMOGRAPHIE
DE CHRISTIAN SONDEREGGER

Christian Sonderegger est diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure Louis Lumière. Il exerce à la sortie de l'école le métier d'opérateur et travaille également comme scénariste sur des longs-métrages de fiction.
Dans les années 90, il travaille en tant que scénariste pour la société Lazennec Films.
En 1998, il fonde la production Ciaofilm et réalise plusieurs courts-métrages primés dans des festivals internationaux. Il poursuit une activité d'assistant réalisateur sur des longs-métrages, réalise des films publicitaires et participe à des documentaires en tant qu'ingénieur du son.
Fort de ses expériences, il développe aujourd'hui des documentaires de création et des films de fiction.

COBY
(77 min - HD - 2017)

MILLEFEUILLE avec Martine Sarcey et Gilles Segal
(14 min - HD - 2009)

INDÉCENCE avec Chloé Réjon et Marc Robert
(20 min - Super 16 mm - 2001)

LA PEUR DU VIDE avec Sami Bouajila et Sacha Bourdo
(8 min - 35 mm - 1999)



FICHE TECHNIQUE

Réalisation et Scénario	**Christian Sonderegger**
Image	**Georgi Lazarevski**
Son	**Christian Sonderegger**
Montage	**Camille Toubkis**
Montage son	**Olivier Laurent**
Etalonnage	**Aïdan Obrist**
Mixage	**Florent Lavallé**
Produit par	**Moïra Chappedelaine Vautier (Ciaofilm)**
Distribution	**Epicentre Films**

FESTIVALS

Festival de Cannes - Programmation ACID
Festival LGBT Ecrans Mixtes Lyon
Festival LGBT Vues d'en Face Grenoble
Festival Repérages Bagnolet
Festival International du Premier Film d'Annonay
Festival Amnesty International - Au Cinéma pour les droits humains
Ecrans du Doc Décines
Festival PlayTime Loire-Atlantiques
Festival Itinérances Alès
Festival International du Film de Zurich
Festival International du Film Francophone de Namur
Festival du Film documentaire de Thessalonique
Festival International du Film d'Istanbul
Festival International du Cinéma d'auteur de Rabat
Festival International du film de Guadalajara

www.epicentrefilms.com